

Alhassan Bakri

*The Condition of the Old Warrior*

أحوال المحارب القديم

Translated by Xavier Luffin (French)

## LES ÉTATS DU VIEUX GUERRIER

Je m'appelle Khalifa Wad Mansour al-Lahawi al-Founjawi al-'Anji. Mon père est Mugaddam Khafar al-Shaykh Musaid Absan, le cheikh de la tribu arabe des Lahawiyyin, et ma mère Haja Oumm Zayn al-Nagrabiyya al-Taglabiyya, elle descend d'une lignée de notables de la région des monts Four que ma grand-mère évoquait lors de ces fameuses veillées de pleine lune. Quant à moi, j'ai une vingtaine d'années, et je suis assailli par des démons dont je n'arrive pas à me défaire. Au début, je pensais que je pourrais les oublier en profitant des plaisirs de la vie d'ici-bas, en me plongeant dans les merveilles de l'existence. Peut-être même, je vous l'assure, que j'y trouverais quelque réconfort, un réconfort passager qui ne tarderait pas à s'estomper pour me laisser en proie à l'angoisse et au doute. Jour après jour, après la saison où l'on fait sécher les tiges de *nâl*, mon angoisse se faisait plus intense, plus pressante. Assailli par mes démons, je me disais que le pire moment de l'année était le passage de la douceur de l'automne à l'amertume de la saison du *darat*, lorsque fanent les corolles des fleurs de *tabar* et que les branchages des *dankouj*, les huttes saisonnières des chasseurs, commencent à se dessécher. Puis vint un temps où je me mis à me retourner sans cesse dans mon lit, sans jamais parvenir à trouver le sommeil.

Ensuite, lorsque la guerre d'indépendance éclata, je réalisai combien j'étais maladroit, combien mon âme était vide. Malgré ma ferme volonté et ma ténacité, j'avais hérité de mes ancêtres les 'Anj deux infirmités de naissance – la claudication et la mauvaise vue – signes de leur dégénérescence bien connue. Dans la Boutana, le chef des troupes, le grand héros de la libération, Hussein Taher, avait hésité à m' enrôler comme lieutenant précisément à cause de mon infirmité. J'avais bien essayé de me soigner dans mon village, dans les environs d'al-Baytour, mais en vain, j'avais alors décidé de seller ma chamelle entre la saison des pluies et les premiers jours de l'hiver, pour me rendre dans la contrée du Djebel Moyo, là où réside le faki Haroun, le marabout haoussa de la région, peut-être que sa bénédiction me guérirait au moins en partie de mes problèmes de santé et me redonnerait un peu d'assurance.

J'attendis tout l'automne, la pluie était en retard, mais les nuages épais finirent par se montrer, inondant la région. Les essaims d'abeilles ne tardèrent pas non plus à se manifester, j'étais heureux, c'était bien ce que j'attendais. Les essaims bourdonnaient du lever du soleil jusqu'à son coucher, ramenant leur nectar depuis les vallées fleuries au pied des monts Baytour. Nous vîmes apparaître de nombreuses nouvelles ruches, tandis que les abeilles réparaient les plus anciennes et les élargissaient même, le miel frais dégoulinant de façon inhabituelle des bords des alvéoles hexagonales, si bien que les nouvelles ruches ne faisaient plus qu'une avec les plus anciennes. Dès que le vent frais du nord se mit à souffler, j'informai alors mes proches de mon intention de voyager.

Les enfants, qui m'avaient accompagné jusque-là, remplirent deux gourdes de miel qu'ils accrochèrent à ma chamelle, l'une à droite du tissu ornant sa bosse, et l'autre à gauche. J'emmenai aussi quelques provisions de pâte, un quart de quintal de viande séchée, un sac d'oignons de Kassala et dix fioles de beurre pur. Je levai la main en signe d'au revoir, sans me retourner, ni à gauche, ni à droite, pour ne pas attirer le mauvais sort.

Le faki Haroun ferma les petites fenêtres de la *khalwa*, le lieu de retraite où nous nous trouvions, en face de l'auvent de feuilles de palmier rongées, puis il ferma la lourde porte en bois d'acacia munie d'un loquet métallique, qu'il venait de ramener de l'un de ses voyages à Mayrino. Il me fit froidement signe de m'asseoir, je m'accroupis aussitôt. Il me dit :

– Je t'ai dit de t'asseoir.

Il me fixait sans merci. Je m'assis en tailleur. Sa maîtrise approximative de l'arabe ne lui permettait pas de trouver de mots plus précis, alors il plissa le front et me fit signe en beuglant :

– Je t'ai dit de t'asseoir.

Je m'assis donc en posant mon derrière sur les talons. Il ajouta alors, satisfait :

– Oui, comme ça, mashallah.

Je le regardai, apeuré, je tremblais tandis qu'il me rabrouait :

– Ne bouge pas, ne change pas de position.

J'étais quasiment nu, n'était un court tablier couvrant la partie de mon corps allant du nombril à mes genoux, le même que celui que portait Le faki Haroun. Je l'observai : il était debout, tenant entre les mains une sacoche en poil qu'il déplia lentement pour en sortir un fer de hache brisée. Il la saisit des deux mains et se mit à réciter un discours rythmé, comme de la poésie, en langue haoussa, tout en crachant à plusieurs reprises sur la hache. Ensuite il la lança vers moi et la lame vint se ficher dans le sable, juste à mes pieds. Je me dis que le jeter était parfaitement maîtrisé. Il apporta un liquide noirâtre

à l'odeur de goudron qu'il versa sur la lame, puis il le frictionna avec un couteau rouillé, quand soudain la lame s'enflamma.

Le faki Haroun me demanda :

– Tu as eu peur, mon garçon ?

La lame brûlait encore, je la voyais briller d'une profonde lumière bleue. Je lui répondis en fixant du regard la hache bleue, encore éclatante :

– Moi ? non, absolument pas, faki Haroun.

Il fallait bien mentir un peu si je voulais faire bonne impression à ces gens. Alors il se leva et se planta devant moi, j'avais la tête posée entre les jambes. Il appuya sur ma nuque et dirigea mon visage vers la lame et sa lumière bleue, intense.

– Ouvre les yeux, ouvre-les bien.

Je hurlais comme un agneau, je l'entendais crier lui aussi :

– Ouvre les yeux, ouvre-les, ouvre-les !

Il relevait mon dos et me poussait vers le feu de sa poigne de fer, j'acceptai mon sort, je me dis qu'une destinée pouvait être meilleure qu'une autre. J'ouvris les yeux, qui se mirent à brûler si fort qu'ils en rougirent. Une goutte de sang chaud coulait sur ma joue, le faki Haroun se pencha encore une fois sur moi, il approcha une petite pochette en cuir rouge remplie de kohl, il y plongea une fine baguette noire et me macula les paupières. Il me dit, cette fois-ci d'une voix pure, angélique :

– Ferme les paupières, mon enfant.

Je fermai les paupières. Il ajouta, toujours sur le même ton angélique :

– Tu ne les ouvriras qu'à mon signal, mon cœur.

Il se mit à délirer, à psalmodier, à chuchoter. Ses élucubrations s'approchaient de plus en plus de mes oreilles, je pouvais sentir la chaleur de son visage pratiquement contre le mien.

– Ouvre les yeux.

Je m'exécutai. Faki Haroun était satisfait, l'air ravi. Il sortit un miroir qu'il polit de sa précieuse salive.

– Regarde.

Mes yeux étaient devenus éclatants, brillants, comme ceux d'une gazelle.

Je me mis à rire :

– Comme c'est beau !

Le faki Haroun semblait sous le charme lui aussi. Je pouvais voir son regard briller en contemplant mon nouvel état de beauté. Le faki s'empressa d'ouvrir la porte. La lumière pénétra dans la *khalwa*

par les petites fenêtres. Je sortis en clopinant, je regardai en direction des hautes montagnes verdoyantes. Le monde s'était métamorphosé en paradis. Tout paraissait clair, brillant, éclatant.

Le faki Haroun me dit :

– Désormais, la cécité s'en est allée.

Je m'approchai de lui et j'embrassai son visage en répétant :

– Elle s'en est allée.

\*\*\*\*

– Tac tac tac... tac tac tac...

– Tarac tarac tarac...

– Hmm hmm hmm...

– You you you....

La place était bondée de silhouettes noires. La lumière tombait sur les corps des jeunes Haoussas plongés dans leur danse de la nuit de lune. Leurs poitrines tremblaient, leurs hanches s'entrechoquaient, leurs cous s'allongeaient puis se tassaient aussitôt. Je me tenais debout, pas très loin d'eux, caché derrière la *khalwa* du faki Haroun, j'observais la danse au rythme frénétique, j'écoutais les tambours gronder, les mélodies typiquement haoussas parvenaient à mes oreilles, ils les chantaient bien haut, répétant de brefs morceaux successifs.

Je pensais être bien caché dans l'obscurité de la nuit, que personne ne me voyait, lorsque j'entendis un rire féminin, étouffé. Effrayé, je me retournai et c'est alors que je les vis. Trois jeunes filles élancées. Elles étaient à seulement quelques pas de moi. Je chuchotai :

– Qui êtes-vous ?

J'avais posé la question d'une voix enrouée, presque atone, tellement j'étais effrayé. Un rire féminin se répandit, de plus en plus fort, de plus en plus assuré.

L'une d'entre elles s'approcha de moi, elle murmura en posant l'index sur ses lèvres :

– Chut !

Je tremblais encore, je faillis même crier. La fille s'avança alors rapidement vers moi, elle posa la main sur ma bouche pour m'en empêcher, tout en répétant :

– Chut ! chut !

Tandis qu'elle s'approcha encore un peu plus, le dos courbé, je pus mieux l'apercevoir malgré la peur : elle avait un joli minois, un corps encore juvénile. Elle put lire dans mon regard que la peur

avait désormais fait place à la sérénité, ce qui sembla la remplir de joie. À peine avait-elle ôté le doigt de mes lèvres que je lui confiai à voix basse :

– Comment une femme peut-elle être aussi forte ?

Elle émit un rire à la fois timide et puissant, j'appris cette nuit-là qu'il pouvait y avoir de la puissance dans la timidité. Cette jeune fille n'était autre que Maria, la fille du faki Haroun. Elle murmura en montrant du doigt les deux autres filles, l'une après l'autre :

– Voici Kagou, ma sœur puînée. Et voici Fatina, la cadette.

C'étaient donc les filles de mon hôte et guérisseur, le faki Haroun, qui m'avaient assailli ainsi !

La plus jeune me tira par la main en riant, d'un rire étouffé. Elle m'emmena rapidement loin du grondement des tambours. Maria et Kagou couraient derrière nous tout en riant elles aussi, elles nous suivaient tandis que nous nous éloignions de la place des réjouissances. Kagou murmura :

– Les jujubiers, petite folle, les jujubiers !

Nous nous éloignions de plus en plus du village. Une fois seuls dans le désert éclairé par la lune, je fus saisi d'un véritable fou-rire et je me mis à trotter, malgré mon boitement, rempli de joie. La lune remplissait la steppe de lumière, si bien que je pouvais distinguer clairement la silhouette des jujubiers disséminés tout autour. C'était donc bien de ça que parlait Kagou. Fatina s'arrêta un moment pour reprendre son souffle, elle se retourna puis se mit à me tirer encore vers l'est, en direction de la lune. Nous courions entre les arbres au feuillage luxuriant, encerclés par les hautes plantes de *nâl*. Fatina courait en trébuchant régulièrement, une partie de son corps venant heurter le mien de temps à autre – parfois sa poitrine naissante, parfois ses hanches, voire même ses fesses. Alors le *nâl* me piquait, les branches d'acacia me chatouillaient, les branches de jujubier desséchées me fouettaient de leurs épines acérées, cette nuit-là j'éprouvai une euphorie comme jamais auparavant.

Nous trouvâmes la mule du faki Haroun attachée à l'un des troncs de jujubier, derrière elle se trouvait le faki, allongé, en train de lire un manuscrit ancien à la lumière de la lune. Je fus à nouveau effrayé par cette vision inattendue, mais Fatina continuait de me tirer en direction de son père tout en riant.

– Mashallah, Hajou, dit-il.

Réalisant que les choses ne se déroulaient pas comme je l'avais prévu, je dis :

– Ma nuit est donc arrivée, faki Haroun ?

Il répéta en souriant :

– Mashallah, Hajou, dit-il.

Le faki Haroun me fit asseoir exactement de la même manière que le jour où j'avais pénétré dans la *khalwa*. Maria et Kagou se tinrent tout près de moi pour observer la scène, tandis que Fatina s'approcha un peu plus pour s'asseoir derrière moi. Elle étendit les jambes pour m'entourer de ses cuisses, puis elle me prit entre ses bras pour me tenir bien contre son corps, je fus saisi de stupeur en sentant ses seins bien fermes se plaquer contre mon dos.

Le faki ouvrit une vieille sacoche en cuir, dont il sortit d'autres sacoques plus petites. Il en sortit des lames de taille à peu près égale. Il les affuta sur une pierre à aiguiser étincelante, puis sur une ceinture de cuir noir, tout aussi brillante. Fatina avait réussi à m'engourdir, je me mis à fixer avec une certaine indifférence le faki et ses lames étincelantes. Je perçus derrière mon corps étendu la voix de Kagou :

– Ils vont ouvrir ta poitrine, Hajou.

Le faki Haroun, plongé dans ses herbes médicinales et ses lames acérées, ajouta :

– Nous allons laver ta poitrine, Hajou.

Je le vis alors remplir une cuiller en bois d'une graisse compacte, son odeur nauséabonde rappelait celle des cadavres. Il l'approcha de mes narines pour terminer de m'endormir, et je m'évanouis aussitôt.

\*\*\*\*

Fatina ne me quitta plus après l'opération. J'étais étendu à l'intérieur la *khalwa*, elle se tenait à mes côtés de nuit comme de jour, elle me soignait et me divertissait. Elle me lut tout en les traduisant des chapitres entiers du vieux grimoire du faki Haroun, rédigé intégralement en langue haoussa, à part quelques versets coraniques, quelques hadiths et autres paroles saintes transmises jusqu'à nous que le faki avait recopiés tels que dans l'original arabe. Comme Fatina me l'avait promis, deux mois plus tard j'étais guéri. Ma poitrine qui avait été ouverte cicatrisait lentement, mes hallucinations s'éloignaient elles aussi lentement. Mon corps recouvrait la santé, mon âme s'illuminait et ma vision s'élargissait.

Fatina continua encore à me soigner et à me divertir. Je l'aperçus dès que j'avais repris conscience, son visage tout proche du mien, elle fixait mon regard, elle posa son pouce sur ses lèvres en disant :

– Chut, chut. Aujourd'hui c'est le septième jour après l'opération. Bon retour parmi nous, grâce à Dieu.

Ce jour-là j'avais compris que c'était le septième jour après la purification avant même que Fatina ne me le dise, j'avais compris aussi qu'elle allait m'annoncer que j'étais guéri. Je pouvais voir la joie illuminer son visage, tellement elle était heureuse de m'annoncer cette nouvelle. Je décidai alors de me rendormir, c'est pourquoi je ne réagis même pas au signe qu'elle m'avait fait, le doigt posé sur ses lèvres.

– Oui, aujourd'hui est le septième jour.

Et je replongeai aussitôt dans mon sommeil.

Le dixième jour, je repris à nouveau conscience et j'aperçus encore une fois son visage, elle s'occupait toujours de moi avec autant d'attention. Elle prit une cruche remplie de *fabbasha* et elle m'en servit. Elle s'assit ensuite à mes pieds pour les masser. Mes orteils remuaient, je sentais la vie se diffuser dans mon corps. Lorsqu'elle se mit à me masser les mains, les jambes, les cuisses, le dos et enfin le cou, le fluide vital avait gagné tous mes membres.

Fatina me dit :

– Reste silencieux, calme.

Je me tus cette fois. Elle ajouta :

– Tu garderas le silence durant deux mois.

J'avais l'impression que mon cœur était pur, éclairé, en mon for intérieur je me demandai comment faire pour rester coi durant deux mois entiers. Alors elle me dit, comme si elle avait perçu mes paroles intérieures :

– Tu dois absolument garder le silence durant deux mois.

Elle prit le manuscrit de Haroun entre les mains et se remit à le lire et à le traduire. Deux mois durant, Fatina lisait et traduisait.

Le soixantième jour, je remuai mes membres, je regardai autour de moi et me retournai. Je me relevai, et me sentis aussi fort qu'un taureau. Je franchis le seuil de la *khalwa* et je restai posé là à contempler les hautes montagnes verdoyantes, à leur sommet une nuée de faucons planaient dans les airs en direction du sud, je réalisai que l'hiver était passé et que l'été et ses journées ardentes ne tarderaient pas à faire son apparition.

Fatina me ramena à l'intérieur en me tirant par la main, comme cette fameuse nuit durant laquelle ils m'avaient ouvert la poitrine. Elle me fit asseoir sur un petit tabouret, puis elle s'installa en face de moi. Après m'avoir déshabillé, elle se mit à me laver le corps de pied en cap. Je me laissai faire comme un enfant tandis qu'elle me lavait, qu'elle me tournait tantôt à gauche, tantôt à droite, sans

jamais porter le regard vers moi ni même dire le moindre mot. Puis elle me sécha, elle me rhabilla avec des vêtements propres, elle me parfuma. Ensuite elle me prit la main, me tira vers elle pour m'aider à me redresser. Je regardai son visage, ses yeux brillaient de bonté. Elle murmura :

– Je dois m'en aller aujourd'hui.

